Genesis

Manuscripts – Recherche – Invention

32 | 2011

Journaux personnels

Le journal : genèse d'une pratique

Philippe Lejeune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/310>

DOI : 10.4000/genesis.310

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 29-42

ISBN : 978-2-84050-749-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Philippe Lejeune, « Le journal : genèse d'une pratique », *Genesis* [En ligne], 32 | 2011, mis en ligne le 17 septembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/310> ; DOI : 10.4000/genesis.310

Tous droits réservés

Le journal : genèse d'une pratique

Philippe Lejeune

Un journal peut être l'un des *lieux* où s'effectue la genèse d'une œuvre, comme l'a montré ci-dessus Françoise Simonet-Tenant.

Un journal peut être le *témoin* intentionnel d'une genèse qui s'effectue en d'autres lieux, carnet de régie, ou de suivi, du processus d'élaboration d'une œuvre, comme le montre Catherine Viollet.

Dans les deux cas, le journal va être, selon le vocabulaire qu'il plaira d'employer, un avant-texte, un élément de dossier génétique d'une œuvre *autre que lui*. Il participe, comme acteur et/ou témoin, à un travail de création dont il n'est pas le but. Il ne sera donc pas l'objet de l'étude génétique, même si la question de sa propre production peut, dans le cadre de telles études, se poser. Il n'en sera que le moyen.

Mais un journal peut-il lui-même *avoir* une genèse ?

Je voudrais ici explorer les implications théoriques de cette question. Mon exploration sera parallèle à celle qu'avait menée il y a dix ans José-Luis Diaz en se demandant : « Quelle génétique pour la correspondance¹ ? » Je renvoie pour illustrations et exemples au livre-album que j'ai publié avec Catherine Bogaert², et, pour le côté théorique, à mon premier essai, « Genèse du journal » sur les traces duquel je vais revenir³.

La question ci-dessus n'est pas de pure forme.

Elle met en cause la définition même du journal, et les présupposés des études génétiques, en particulier la place centrale qu'elles accordent à l'œuvre comme finalité d'une production.

En effet, le journal n'est pas, à l'origine et fondamentalement, une œuvre : il est une pratique, et sa finalité est la vie de son auteur.

Cette affirmation pourra paraître simpliste, parce que la plupart des lecteurs, dans la mesure où ils n'ont pas eux-mêmes tenu un journal, ne l'ont jamais appréhendé que sous l'*apparence* d'œuvres, et auront tendance à envisager le journal à l'état naturel comme le simple point de départ ou la matière première d'une production sous forme de livre.

Mais le journal est d'abord une pratique. Trois des caractéristiques de cette pratique vont rendre difficile de l'envisager dans le cadre d'études génétiques centrées sur la notion d'œuvre. Difficile ne veut pas dire impossible. Entre les deux perspectives existe une frange d'intersection, étroite mais passionnante.

1. José-Luis Diaz, « Quelle génétique pour la correspondance ? », *Genesis*, n° 13, 1999, p. 11-31.

2. Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.

3. « Genèse du journal », dans *Les Brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 317-330.

Limites

Première limite : le travail

Quand minuit sonne, ce que j'ai daté du jour qui vient de s'écouler ne doit plus être modifié. Tout changement ultérieur (adjonction, suppression, déplacement, substitution) me ferait quitter le territoire du journal pour glisser vers celui de l'autobiographie, qui se donne la liberté de recréer le passé à la lumière du présent. La valeur du journal est liée à l'authenticité de la *trace* : une altération ultérieure ruinerait cette valeur. Le journal est l'ennemi de l'autobiographie. Celle-ci est un gibier de choix pour la génétique. Avec le journal, la génétique va devoir *faire maigre*. Le délai des corrections possibles ne dépasse pas quelques heures. Le journal, comme l'aquarelle, ne supporte guère la retouche.

Seconde limite : la fin

Le diariste écrit un texte dont il ne maîtrise pas la conclusion. Il avance en aveugle vers une fin inconnue, dont il accepte qu'elle ne dépende qu'en partie de lui. C'est le reproche fait au journal par les tenants de l'esthétique traditionnelle. Ainsi Charles Dantzig parlant des journaux : « Ils ont une défectuosité par rapport à un roman, une pièce, un poème : ils n'ont pas de fin. Un livre ne peut être parfait (de sa perfection propre) que s'il a une fin : c'est à partir d'elle qu'on corrige le début et le milieu afin de donner un sens au tout⁴. » On peut, bien sûr, voir les choses autrement. La haine (le mot n'est pas trop fort, pour Dantzig) qui s'attache au journal tient à ce que sa modestie révèle, par contraste, la prétention de l'écrivain qui construit un univers de mots dont il se prétend maître. Le journal est la mauvaise conscience de la littérature : il lui rappelle que la maîtrise qu'elle affiche est illusoire. Les écrivains n'ont pas vraiment le dernier mot : ils finissent par mourir. Le journal accepte ses limites, il explore et repousse de jour en jour une fin qui lui échappe. Chaque jour est un adieu : au fond, un journal n'est qu'une série de derniers mots, mais qui se vivent comme avant-derniers ! On espère pouvoir écrire demain, mais quoi, c'est impossible à prévoir, même si on peut le préparer. Geste classique : l'entrée du jour finie, on inscrit, à tout hasard, par provision, la date du lendemain... L'esthétique classique de l'œuvre aura donc du mal à appréhender la forme journal. Mais la composition organisée à partir d'une fin n'est pas la seule possible. Il existe une esthétique de la fragmentation, de la répétition et de l'accumulation. Michel Leiris a rêvé à un processus d'écriture qui ferait l'impasse sur la fin, conciliant la logique de l'œuvre et l'in-finition, si je puis dire, du journal : « Livre conçu de manière à pouvoir constituer un tout autonome à quelque moment que (par la mort, s'entend) il soit interrompu. Livre donc, délibérément établi comme œuvre éventuellement posthume et perpétuel *work in progress*⁵. »

Troisième limite : la finalité

Le but premier du journal n'est pas la production d'un effet sur un lecteur, mais l'accumulation de traces et le guidage de la vie de son auteur. Il est du côté de l'archive, non de l'œuvre. Bien sûr, les motivations peuvent s'additionner ! L'archive peut être « à effet », la littérature peut se greffer sur elle. Mais l'archive lui échappe en partie dans la mesure où la

4. Charles Dantzig, *Dictionnaire égoïste de littérature française*, Paris, Grasset, 2005, p. 418.

5. Michel Leiris, *Journal 1922-1989*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Paris, Gallimard, 1992, p. 614 (26 septembre 1966).

fonction du journal n'est pas la même pour celui qui le tient (au moment où il le tient) et celui qui le lit (lui-même plus tard, ou d'autres). Surtout, le problème du journal est qu'il n'est pas seulement une production de texte, mais une production de vie. Il n'est que secondairement une création, il est avant tout une *pratique*, côté écriture, et une *conduite*, côté vie. Ce qui est « produit », d'une certaine manière, c'est la personne qui a tenu le journal, qui échappe à notre connaissance. Lire le texte d'un journal n'est pas comme lire une œuvre, c'est s'aventurer dans une énigme, où les pleins se détachent sur d'immenses vides.

Les deux premières limites laissent une place réduite, mais réelle, à une étude génétique, dans la mesure où elles ne mettent pas en cause l'identité de ce qu'on lit comme texte « produit » ; la troisième limite, elle, fait tout basculer, puisque ce que nous lisons n'est plus qu'un indice, trace, résidu d'un processus dont le but n'est pas la création de ce que nous lisons : l'idée même d'une « génétique » est suspendue, puisqu'elle supposerait, pour une étude des va-et-vient entre la vie et l'écriture, une connaissance biographique à laquelle ces traces nous donnent envie, mais non moyen, d'accéder.

Devant ces difficultés, on en arrive à l'idée que l'erreur est de vouloir déboucher une bouteille avec un ouvre-boîte, d'analyser une pratique comme si elle était une œuvre. Si l'on veut rester dans le cadre de la génétique, on peut se raccrocher à la distinction entre genèse à programme et genèse à processus. Mais le plus simple est d'accepter d'étudier l'écriture du journal comme une pratique, ce qui nous mettra à l'abri des illusions finalistes. Nous n'aurons plus à expliquer rétrospectivement comment a été créé un texte qui a pris statut d'œuvre, mais à accompagner progressivement au fil du temps une production d'écriture en essayant de comprendre ses règles de fonctionnement. La logique des études génétiques ne reprendra le dessus que dans un second temps, quand des écritures « naturelles » seront retravaillées, par leur auteur ou par un autre, pour entrer dans la forme-livre, ou lorsque les exigences de cette forme seront dès le départ anticipées par certains écrivains.

Allons plus loin. Les études génétiques s'attachent presque toujours à analyser la production d'œuvres qui ont été imprimées, et auxquelles on accorde une valeur qui justifie le mal qu'on va se donner pour étudier leur production, en remontant en amont vers des « avant-textes » qui, eux, ont assez souvent la forme de manuscrits. Du manuscrit à l'imprimé, il y a donc progression, enrichissement. Dans le cas du journal, c'est l'inverse : il y a dégradation, appauvrissement. Cette affirmation pourra paraître brutale, et choquer les tenants de l'« œuvre ». La forme manuscrite n'est pas pour le journal un point de départ, une étape provisoire, mais un point d'arrivée. Tout ce qui lui arrivera ensuite (en particulier la publication) sera une altération. Le journal peut *signifier* par bien d'autres moyens que le texte : le support, l'encre, la graphie, la mise en page, les décorations et illustrations font partie des *traces* qui doivent, dans l'avenir, porter témoignage de l'instant. Peu illustré – essentiellement de dessins – jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le journal s'est ensuite enrichi de photos, puis, dans la seconde moitié du XX^e siècle a pu se gonfler de tous les signes qu'une vie peut produire ou collecter, et devenir un reliquaire, un bricolage, un bazar, une installation. J'ai essayé d'analyser les huit volumes bourrés de « signes de vie » du journal qu'une jeune adolescente, Claire, avait tenu pendant deux ans dans les années soixante-dix⁶. Si ordinaire

6. Philippe Lejeune, « Le journal-herbier », *Les Brouillons de soi*, op. cit., p. 367-385.

qu'il paraisse, le journal partage le statut de l'œuvre d'art : il est, dans sa forme, unique. Quand on l'imprime, une bonne partie du message original disparaît : tous les journaux, une fois imprimés, se ressemblent, alors que la diversité de leurs apparences plastiques est étonnante. Ajoutons que presque tous les journaux publiés sont coupés, soit parce qu'ils sont trop étendus pour entrer dans un livre, soit pour améliorer leur rythme, soit pour censurer leur contenu. Il faudrait inventer un mot inverse de « genèse » pour désigner le processus de... « réduction » qui permet à un produit dérivé du journal d'entrer dans le circuit du livre. Le mouvement de retour de la forme imprimée vers l'original manuscrit s'apparente donc plus à la restauration d'une œuvre d'art qu'aux études génétiques.

Une des conséquences est que le point de référence des études sur le journal ne doit pas être l'imprimé, mais le manuscrit. En amont du manuscrit, ou en en suivant son développement, on entreprendra une étude de la production de ce que nous y lisons et voyons ; en aval, éventuellement, une étude sur la manière dont cela a été transformé ou déformé pour passer dans l'univers du livre. Quels manuscrits ? – L'immensité des journaux manuscrits qui existent, qu'ils aient eu ou non le bonheur ou le malheur d'être un jour imprimés. – Les études génétiques partent en général d'une « œuvre » isolée et valorisée. Les études sur la production des journaux doivent partir d'un échantillonnage, le plus varié possible, de journaux non sélectionnés, et elles doivent inclure comme méthode l'enquête auprès des producteurs. – Conséquences : ces études devraient arriver à établir des propositions générales, ce qui est rarement le cas des études génétiques. – Problème : sommes-nous ici toujours dans le cadre des études génétiques ? – Réponse : la vraie question est plutôt de savoir comment rester dans le cadre de la science, en élaborant une méthode adaptée au phénomène étudié. Le journal est un objet d'étude ambigu : fondamentalement pratique d'écriture, parfois et secondairement production d'œuvre. À nous d'articuler au mieux toutes les méthodes dont nous disposons.

Étapes

Suivre le fil du métadiscours

La première idée qui vient est de privilégier les cas où le journal a l'air de se présenter comme une œuvre « à programme » : assez souvent, le diariste commence par se fixer un but et des procédures, puis, de loin en loin, il en contrôle et commente l'exécution, déplore ses défaillances, juge ses performances, modifie les règles du jeu, etc. Le repérage de ce métadiscours est certainement la première opération à mener. En effet, il conduit à la fois à une étude inter- et intra-textuelle. Le métadiscours (en particulier dans les textes d'ouverture) donne des indications sur les modèles suivis, qu'il s'agisse, à partir du milieu du XIX^e siècle, de la lecture de journaux publiés, ou, auparavant, de discours appartenant à la tradition religieuse, familiale ou pédagogique. Mais bien sûr, le programme affiché au début ne correspond pas forcément à celui qui sera suivi, même si l'invention part souvent de l'imitation. Voici par exemple le point de départ d'Hyacinthe Azaïs (1766-1845) :

22 septembre 1798

Tout cet espace encore blanc qui suit cette première page est destiné à recevoir, à me remettre sous les yeux, l'empreinte fidèle de tout ce qui aura frappé mon esprit, affecté mon cœur, et encore de ce qui aura honoré ainsi que de tout ce qui aura souillé mon âme. Censeur rigide, approbateur exact, ce registre de tous les mouvements de ma vie aura, sur le miroir le plus fidèle, l'avantage de conserver tout ce qui lui aura été présenté, et de pouvoir reproduire, soit à mes souvenirs heureux, soit à ma

douleur, soit à mes regrets, le bien que j'aurai pu faire, le mal auquel j'aurai pu m'abandonner. Et vous, grand Dieu, vous qui lisez déjà ce qui n'est point encore écrit, que ma conduite, que les dispositions de mon cœur puissent toujours détourner de vos regards un air de courroux, que je puisse toujours leur prêter un air de bonté et de clémence⁷ !

Il est difficile d'imaginer que ce programme conventionnel d'examen de conscience a mené, entre autres, à un journal d'amour et à un journal de vie intellectuelle innovant, où plus d'un siècle avant Valéry, Azaïs découvrira que la genèse d'une œuvre est parfois plus intéressante que son résultat⁸. L'étude du métadiscours a donc ses limites. Les journaux ont en réalité deux auteurs, si je puis dire : le diariste, qui prévoit et programme, et la vie, imprévisible, qui décide. Les mutations, abandons, reprises, incohérences, trous, sont parfois commentés par le diariste quand il « reprend la main », mais souvent se présentent bruts sous les yeux d'un lecteur qui n'a d'autre ressource pour comprendre que de mener, hors texte, des recherches d'ordre biographique. Contrairement à un préjugé qu'encourage la rhétorique de la sincérité, si le journal éclaire un peu la vie de l'auteur, il a surtout beaucoup besoin d'être éclairé par elle. La plupart des journaux ne sont pas cohérents dans le temps, et ils sont saturés d'un implicite dont seul l'auteur a la clef (du moins pendant un certain temps, car il peut finir par oublier, devenant étranger à son propre journal). Comment pourrions-nous étudier la genèse d'un texte dont nous ne maîtrisons pas vraiment le sens ? Le métadiscours lui-même, qui semble pouvoir servir de guide, a parfois besoin d'être expliqué.

La genèse au jour le jour

Revenons à la cellule de base du journal : la note ou entrée datée. Elle semble presque toujours devoir échapper à l'étude génétique. En effet, la plupart des diaristes écrivent sans rature, d'une écriture régulière et propre. Ce fut l'un des étonnements des visiteurs de l'exposition « Un journal à soi », en 1997, que cette propreté, chez les écrivains célèbres aussi bien que chez les diaristes inconnus⁹. Ces textes, écrits chaque jour, présentent une écriture de premier jet arrivée sans effort à la correction, parfois même à la perfection. Ni hésitation, ni repentir. C'est, bien sûr, une relative illusion : toute écriture est le produit d'une élaboration, même si celle-ci est rapide et invisible, mentale le plus souvent, orale parfois. Le diariste commence à écrire son journal en vivant, tout au long de la journée. Le diariste est un ruminant : il vit comme une forme en attente de contenu. Il a ses schémas, ses moules de phrases, de paragraphes – et ses attentions, ses obsessions, mobilisées. Ses projets et ses scénarios. Certaines choses, et pas d'autres, sont aptes à féconder cet appareil. La gestation est le plus souvent inconsciente (mais pas toujours) et aboutit à une délivrance apparemment rapide sur le papier. Écrire une entrée, c'est déposer ce qui s'est composé en vivant. Dans son *Journal*, Virginia Woolf fait d'amusantes observations sur les problèmes que lui posent ses brouillons mentaux, quand les péripéties de la vie quotidienne perturbent leur gestation :

7. Texte cité par J. Guadet dans son édition du livre d'Azaïs, *Des compensations dans les destinées humaines*, Paris, 1846.

8. Philippe Lejeune, « Azaïs et le journal-œuvre », en ligne sur <www.autopacte.org>.

9. *Un journal à soi (ou la passion des journaux intimes)*, catalogue établi par Philippe Lejeune avec la collaboration de Catherine Bogaert, Lyon, APA et Amis des Bibliothèques de Lyon, 1997.

Il y a un grave défaut dans le plan de ce journal, qui prévoit que je devrais le rédiger après le thé. Lorsque des personnes viennent pour le thé, je ne puis leur dire : « Voyons, attendez un instant que je note ce qui vous concerne. » Quand elles s'en vont, il est trop tard pour écrire. Et, ainsi, au moment même où je brasse des pensées et des descriptions destinées à cette page, j'éprouve le sentiment décourageant qu'il n'y a pas de page ; mes pensées se répandent sur le plancher. Et, vraiment, ce n'est pas facile d'éponger pour les rassembler à nouveau¹⁰.

Autre défaut, apparemment inverse, l'excès de « brouillons oraux » :

Mais tout d'abord parlons de Janet, Desmond, Katherine Mansfield et Lilian ; d'autres encore, car en effet il y a eu aussi Harry Stephen et Clide. Chacun m'a laissé de quoi remplir toute une page de commentaires – inutilisables à présent, en partie, je crois, à cause de cette habitude qui m'est propre de raconter à d'autres ces incidents-là. Et une fois qu'ils ont été racontés, je n'ai plus envie de revenir dessus, le récit ayant laissé dans mon esprit un sillon qui durcit le souvenir, le fige et le rend un peu ennuyeux¹¹.

La limite des études génétiques est qu'elles doivent déduire les opérations mentales des traces qu'elles laissent : or ici il n'y a pas de traces. De même qu'il y a des maladies silencieuses, il y a des genèses silencieuses. Le brouillon mental s'élabore au fil de la journée par l'interaction d'un « modèle » (parfois réactivé consciemment dans le moment qui précède l'écriture par la relecture des toutes dernières entrées) et du « vécu » du jour. Les ratures, quand il y en a, semblent moins le signe d'un travail en cours qu'une erreur de transcription du texte intérieur. Le journal partage avec la lettre cette morale de la propriété.

Il peut arriver néanmoins que le journal s'écrive, dans le cadre d'une journée, en deux temps. Mais la fonction de ce dédoublement n'est pas la même que dans le cas de la lettre. Le brouillon d'une lettre vise à l'élaboration de sa forme définitive, composition et style, qu'on n'aura plus qu'à recopier au propre : le but est un produit fini. Le brouillon d'un journal, lui, se soucie moins du texte final. Il s'agit souvent de notes rapides. On manque de temps, ou bien il y a impossibilité matérielle de s'installer pour écrire, ou, pour cause d'encombrement, on n'a pu emporter avec soi le support principal du journal – ou il s'agit de soutenir une mémoire qui sans cela perdrait de l'information. Ces notes sont destinées à servir de base à l'écriture développée sur le support principal. Deux écritures différentes donc, l'une abrégée, l'autre rédigée. Deux supports de type différent – avec de fortes chances pour que le premier, une fois son rôle joué, ne soit pas conservé. Dans le cadre de l'exposition « Un journal à soi », une de nos amies nous avait prêté son journal tenu sur un cahier écolier : le journal courait uniquement dans les marges. Elle avait l'intention de le développer au propre sur les pages restées blanches, mais, faute de temps, elle avait noirci les marges pendant des mois¹². En sens inverse, il y a des diaristes qui n'écrivent qu'au recto des pages de cahier, laissant l'autre face libre pour d'ultérieurs ajouts, notes, documents ou commentaires (c'est le cas, par exemple, de Louis Calaferte¹³). La mise au net de notes préparatoires peut déborder largement le cadre

10. Virginia Woolf, *Journal*, t. I, traduit de l'anglais par Colette-Marie Huet, Paris, Stock, 1981, p. 248 (jeudi 18 mai 1918).

11. *Ibid.*, p. 266 (mardi 28 mai 1918).

12. *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, op. cit., p. 86-87.

13. *Un journal à soi (ou la passion des journaux intimes)*, op. cit., n° 81, p. 58-59.

de la journée, surtout dans le cas de journaux factuels : Louis XVI mettait ses notes au propre une fois le mois achevé. Certains diaristes, à la fois scrupuleux et négligents, prennent des notes d'attente pendant plusieurs jours ou semaines et « rattrapent » ensuite d'un bloc pour être « à jour ». Un des problèmes est donc celui de la perception des limites du « présent », c'est-à-dire du temps au-delà duquel on bascule du journal à l'autobiographie, de la rature autorisée à la reconstruction : cette perception peut être très variable, stricte ou élastique. Il y a des journaux datés à la minute, pour lesquels, une heure après, c'est déjà du passé, qu'il serait artificiel de modifier. Le cas le plus spectaculaire que j'aie rencontré est celui de Philippe de Noircarmes (1747-1821), qui minutait le début et la fin de chaque paragraphe, et ne rectifiait ou n'ajoutait que sous la forme d'errata placés à la suite, eux-mêmes minutés¹⁴. Mais il y a aussi le cas inverse, où le diariste vit dans un vaste présent étendu au-delà des limites de la journée ou même de la semaine, avec droit d'intervention sur un texte qui continue de lui paraître contemporain.

Qu'en est-il aujourd'hui avec l'usage de l'ordinateur ? La dernière enquête du ministère de la Culture (2008) montre que « 74 % de ceux qui écrivent un journal utilisent un cahier ou des feuilles de papier, 18 % un ordinateur et 8 % ont recours aux deux supports¹⁵ ». L'ordinateur n'a donc nullement remplacé le papier, largement majoritaire. Mais ces chiffres ne disent rien des changements de pratique. Pour ceux-ci, je renvoie à l'enquête que j'avais menée en 1998¹⁶. L'ordinateur a certainement induit une mutation importante : désormais, on peut, dans l'instant, travailler une entrée de journal sans qu'il en reste de trace. Le diariste-papier doit aboutir du premier coup à un texte propre : il a ses habitudes, réfléchit avant d'écrire et tente de viser juste. Il ne supporterait pas de voir sa feuille garder trace de ses hésitations. Ses ratures gêneraient sa relecture, le feraient paraître à ses propres yeux maladroit, trqueur ou prétentieux. S'il améliore son texte, ce n'est pas dans l'instant, mais à la faveur de la relecture, en tenant compte, le lendemain, de ce qui n'allait pas la veille. Désormais ces pudeurs et délais n'ont plus raison d'être : le diariste-ordinateur améliore dans l'instant un texte toujours net, qui oublie ses métamorphoses. La génétique n'y gagne rien, puisqu'il n'archive pas son travail : mais ce travail, qui s'est réalisé sous ses doigts et ses yeux, au lieu de se faire en silence dans sa tête, est quelque chose sur quoi il a plus de prise, à quoi il peut réfléchir, qu'il peut améliorer ou modifier – c'est un grand enrichissement. L'honnêteté risquerait d'y perdre quelque chose, si cette facilité amenait à rectifier des entrées antérieures. Mais quel diariste digne de ce nom ruinerait ainsi son propre projet ?

Faute d'avoir directement prise sur un travail invisible, il restera au généticien deux ressources, fort différentes, parfois très riches, pour trouver au texte du journal un avant-texte.

La première est l'étude de l'intertextualité. Il arrive souvent que le journal utilise sans le dire, ou cite, d'autres textes. Certains types de journaux, fort répandus, les journaux de lecture, sont même entièrement fondés sur la citation et le commentaire, ouvrant un champ immense à l'étude de la *digestion* culturelle qui est à la base de la construction de la personnalité. La bibliothèque du diariste devient un immense avant-texte. Le journal de lecture est un

14. Philippe Lejeune, « Philippe de Noircarmes, diariste minute », en ligne sur <www.autopacte.org>.

15. Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, La Documentation française, 2009, p. 202.

16. Philippe Lejeune, « *Cher écran...* ». *Journal personnel, ordinateur, Internet*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

genre en lui-même, il peut d'ailleurs ne comporter, à part la date, aucun texte original de son auteur et n'être fait que d'une marqueterie de citations. N'oublions pas qu'Anne Frank tenait, parallèlement à son journal, un journal de lecture qui n'a été publié qu'en 2004, et que son journal lui-même n'a pris son vrai départ, en septembre 1942, qu'en se greffant sur une série de romans pour adolescents publiés par Cissy van Marxveldt, dont elle a pris huit personnages pour destinataires¹⁷. Certes, ce n'est pas toujours le cas, mais la plupart des diaristes – surtout quand ils sont par ailleurs écrivains – sont de grands lecteurs. Le travail de la citation, les réemplois, les allusions, parfois même les plagats (assez fréquents dans le genre du journal de voyage !) fourniront matière à l'étude génétique. Mais ne nous arrêtons pas en chemin. C'est bien évidemment la correspondance qui est le principal « intertexte » du journal : lettres reçues, qui peuvent être recopiées en entier, citées ou commentées dans un journal ; lettres envoyées, recopiées en tout ou partie ; et même lettres non envoyées, qui se détachent à peine du texte du journal. Je renvoie ici au livre récent de Françoise Simonet-Tenant, qui explore les parallélismes et intersections des deux pratiques¹⁸. Comment ne pas rêver devant de fantastiques corpus doubles, souvent liés à la relation amoureuse ? En voici deux exemples. Du 8 mai 1781 au 3 juin 1782, pendant un an, le marquis de Bombelles, en poste diplomatique à Ratisbonne, est séparé de sa femme et de son fils, retenus à la cour de Versailles. Il tient, à destination de son fils (âgé d'un an), un journal minutieux, et écrit régulièrement des lettres enflammées et documentées à sa femme¹⁹. Le journal a été édité naguère, élagué des passages personnels par des éditeurs qui ne connaissaient pas la correspondance. La correspondance a été publiée récemment par une editrice qui n'a pas eu accès au texte intégral du journal. Avis aux curieux. Ceux-ci peuvent également se rendre à la Bibliothèque de Genève pour y lire l'autre face du journal d'Amiel, journal édité en douze énormes volumes, qui ne sont rien à côté des paquets de correspondances inédites, six mille lettres (soit vingt-quatre mille pages), résidu d'une correspondance qui a compté sans doute trente mille lettres envoyées et vingt mille lettres reçues, et qui nous fait entendre, outre la voix d'Amiel, celle de certaines de ses amies²⁰. De tels corpus obligent à reformuler les distinctions génériques et le projet même d'une étude génétique. Il ne s'agira plus de chercher ce qui est « avant-texte » de quoi, mais d'envisager l'ensemble de ces pratiques d'écriture privée comme les modulations ou déclinaisons d'un même texte à facettes multiples.

La seconde ressource pour avoir prise sur la genèse du journal est ce que j'appellerai l'extratextualité : le recours à une information extérieure. C'est le travail d'une édition critique sérieuse que de rassembler (en général dans des notes) une information qui renseigne le lecteur sur le référent. Il a pu m'arriver au moins une fois d'être placé dans une situation où ce référent, quoique non textuel, avait une réalité linguistique qui permettait un travail de

17. Gerrold van der Stroom, « Qui est la "Kitty" d'Anne Frank ? », *La Faute à Rousseau*, n° 24, juin 2000, p. 64-65.

18. Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.

19. Marquis de Bombelles, *Journal*, t. I, 1780-1784, texte établi, présenté et annoté par Jean Grassion et Frans Durif, Genève, Droz, 1977 ; et Marquis et Marquise de Bombelles, « *Que je suis heureuse d'être ta femme* », *Lettres intimes 1778-1782*, édition établie par Évelyne Lever, Paris, Tallandier, 2009.

20. Louis Vannieuwenborgh, « Amiel écrivait aussi des lettres... », *La Faute à Rousseau*, n° 34, octobre 2003, p. 39-40.

comparaison avec le texte du journal²¹. Avouons que le cas est exceptionnel. Le 5 septembre 1950, par malice, Pierre Sipriot a enregistré à leur insu une conversation privée de douze minutes entre Paul Léautaud et Julien Benda, venus dans les studios de la radio pour leurs entretiens respectifs. Ce que ne pouvait deviner Sipriot, c'est que, le soir même, Léautaud raconterait en grand détail la conversation dans son journal. Elle figure dans son dernier volume, publié en 1964. Mais ce que vous pouvez deviner, c'est que comparer les deux a été un délice. Au-delà des déformations et reconstructions auxquelles on pouvait s'attendre, ma surprise a été de découvrir que si la conversation était, sinon l'avant-texte, du moins l'objet du journal, celui-ci était parfois, en sens inverse, l'avant-texte de la conversation : Léautaud ressert à Benda des formules déjà fixées dans son journal, qui venaient sans doute d'autres conversations. Entre conversation, correspondance et journal, le texte circule sans qu'on ne sache plus bien ce qui est « avant » ou « après »...

La genèse dans la durée

Quittons maintenant l'espace de la journée et de l'entrée isolée, et prenons le journal dans sa continuité – sinon dans sa totalité, du moins dans la longue durée. Il va s'agir d'étudier la genèse... de son évolution : *comment il produit son changement*. Cette étude suppose, avant toute enquête ou raisonnement « génétique », une description morphologique précise du journal, ce que j'ai appelé « étude du rythme ». J'avais ébauché un tel programme de recherche dans le *Moi des demoiselles* et dans *Signes de vie*, mais je suis très peu passé à l'acte²². L'idée est d'observer, sur le plan quantitatif, la longueur des entrées et surtout leur distribution dans le temps, et sur le plan du contenu, d'identifier les chaînes cohérentes (les constances, les apparitions, les disparitions des thèmes) et leur entrelacement. La pente générale du journal est la régularité et l'auto-imitation, toute irrégularité, ou changement de système d'irrégularité, fait événement. De telles études morphologiques sont un préalable à toute réflexion « génétique ». Elles conduiraient aussi à une typologie des journaux. Pour l'instant, peu de chercheurs se sont engagés dans cette voie. Je pense à Stéphane Roche, qui a essayé dans sa thèse de formaliser le rythme du journal de Charles Juliet²³. On est là au seuil d'un domaine encore en friche, et qui n'apparaît peut-être pas clairement comme faisant partie de la génétique.

Dans un domaine assez différent, j'ai essayé de suivre l'apprentissage du journal d'une jeune enfant, Ariane Grimm²⁴, entre l'échec de ses premiers journaux à l'âge de sept ans et le vrai démarrage de son journal à l'âge de dix ans : il m'a semblé que c'étaient ses jeux sur l'identité narrative dans la fiction qui l'avaient rendue capable de tenir enfin un « vrai » journal – itinéraire qui doit être celui de beaucoup d'enfants. C'est là une branche actuellement peu développée de la génétique : l'observation des premiers apprentissages.

21. Philippe Lejeune, « Un brin de causerie : Benda, Léautaud », dans *La Conversation. Un art de l'instant*, dir. Gérard Cahen, Paris, Autrement, coll. « Mutations », n° 182, 1999, p. 34-57.

22. Voir *Le Moi des demoiselles*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, en particulier p. 66-67, et, dans *Signes de vie* (Paris, Éditions du Seuil, 2005), « Continu et discontinu », p. 78-82.

23. Stéphane Roche, « Le rythme du journal », *La Faute à Rousseau*, n° 26, février 2001, p. 59-61 ; voir aussi « Le rythme du journal d'Eugénie de Guérin », *L'Amitié Guérinienne*, n° 183, mai 2004, p. 13-36.

24. Philippe Lejeune, « Le journal d'Annick, 7 ans et demi », *Trames* (CRDP de Haute-Normandie), n° 12, « Éducatrices féminines », 2005, p. 85-100.

Vers l'autobiographie

Nous allons sortir progressivement, à petits pas, du journal lui-même – et plus nous nous en éloignerons, plus nous retrouverons les gestes ordinaires de la génétique, ceux auxquels l'élaboration des œuvres autobiographiques nous a habitués.

À la frontière, l'écriture de la relecture²⁵. Elle peut avoir deux fonctions, l'une encore dialogique, l'autre déjà documentaire. Un journal est écrit, avant toute chose, pour être relu par son auteur. On écrit pour se souvenir, mais aussi pour pouvoir évaluer le passé, et juger ses évolutions. Cette relecture ultérieure pourra être elle-même écrite à sa place dans la suite du journal, ou faire l'objet de notes (datées) greffées directement sur les passages relus. Au XIX^e siècle, les journaux de Stendhal, Marie Bashkirtseff, Pierre Louÿs et Catherine Pozzi offrent les exemples les plus spectaculaires d'annotations rageuses ou agacées (en marge, en notes, ou à travers le texte lui-même) par lesquelles on se désolidarise du passé en réglant ses comptes avec soi-même. Les relectures approbatives ou méditatives, sans doute plus fréquentes, n'inspirent guère l'envie de laisser une trace. Le journal de Michelet, systématiquement relu par lui, est labouré de coups de crayon rouge soulignant, semble-t-il au hasard, les entrées relues, comme pour dire : « Je suis repassé par là. » Michel Leiris apporte, au fil de relectures souvent datées, des précisions ou commentaires. Mais quand on s'exprime, surtout à propos de journaux de jeunesse, c'est souvent pour attaquer. La réaction du lecteur extérieur pourra être de trouver l'annotateur d'aujourd'hui plus naïf encore que le diariste d'autrefois, au demeurant lâchement agressé alors qu'il ne peut plus se défendre. Mais nous n'avons pas à prendre parti dans ces querelles de ménage d'un moi avec ses fantômes. Nous sommes, devant un texte palimpseste, à la limite de l'autobiographie. Ces gloses ultérieures datées sont comme le germe des constructions complexes qu'on trouvera plus tard chez José Cabanis, mais surtout dans l'œuvre monumentale de Claude Mauriac, *Le Temps immobile*.

J'ai parlé aussi d'une relecture à fonction documentaire : c'est l'indexation, qu'on trouve ébauchée pendant un certain temps dans les marges du journal d'Amiel, se préparant ainsi à des relectures « fléchées ». L'indexation est un premier travail d'édition, à usage personnel semble-t-il. Mais peut-on penser que le geste de copier, lui, puisse être dépourvu de toute idée de communication ? Copierait-on, ou ferait-on recopier, pour soi seul des centaines ou des milliers de pages ? La réponse est claire quand on envisage ce qui nous reste du fantastique journal de jeunesse de Hyacinthe Azaïs, qui a fait l'objet de deux copies, l'une par lui-même, calligraphiée, dont nous ne connaissons que des bribes, l'autre, extensive (et « génétique », renvoyant aux passages déjà insérés par lui dans ses ouvrages publiés !) faite par son épouse – le journal original étant, lui, totalement perdu. Même souci de transmission chez l'écrivaine québécoise Henriette Dessaulles dont le journal de jeunesse n'est connu que par une copie de sa main²⁶.

Peut-on copier sans être tenté d'améliorer, ou du moins de lisser, en somme de *réécrire* ? Et que va-t-il rester de l'authenticité de la trace ? La frontière est franchie, nous voici revenu dans la logique d'une production d'œuvre destinée à un public. Le journal manuscrit n'est

25. Philippe Lejeune, « Relire son journal », *Pour l'autobiographie*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 226-228.

26. Henriette Dessaulles (1860-1946), *Journal*, édition critique par Jean-Louis Major, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1989.

plus un point d'arrivée intouchable, mais un point de départ améliorable. Impossible, pour Azaïs ou Henriette Dessaulles, d'évaluer la transformation, une simple toilette, sans doute. En revanche, d'extraordinaires chantiers d'études génétiques s'ouvrent pour les journaux des premiers écrivains qui ont travaillé à établir des éditions plus ou moins condensées, expurgées ou censurées de leurs propres journaux, et les ont publiées de leur vivant. Ces chantiers génétiques n'ont pu s'ouvrir, bien sûr, qu'à partir du moment, parfois tardif, où les journaux originaux sont devenus accessibles. C'est le cas pour ceux des frères Goncourt, de Léon Bloy et d'André Gide, avec des questions de méthode et de déontologie quasiment insolubles. L'œuvre construite et publiée par eux pour leurs contemporains est-elle périmée ? Est-il normal qu'on ne la trouve plus que sur le marché de l'occasion ? Mais, en sens inverse, est-il normal que son ombre continue à hanter la publication du journal intégral, qu'on pourrait prendre plaisir à lire d'une traite, mais où la typographie ou l'appareil critique indiquent tout au long l'ancien découpage ? Seule une édition électronique pourrait permettre, d'un clic, de choisir de lire le journal original, l'édition de l'auteur, ou une combinaison des deux.

Ces réécritures ont toutes sortes de stratégies possibles. Je n'évoquerai ici que deux cas, juste pour jalonner ce champ immense. Atteint en 1984 de sclérose latérale amyotrophique, et sachant son espérance de vie limitée, Matthieu Galey a entrepris de préparer lui-même une édition de son journal. Il est mort en février 1986, et son journal, publié en 1989, témoigne du travail de redressement qu'il a effectué sur ses carnets de jeunesse :

Passé plusieurs jours avec moi-même... il y a trente ans et plus, à déchiffrer mes cahiers de ce temps-là. Jusqu'à vingt et un ans environ, je suis d'une bêtise et d'une fatuité qui me consternent. Je sais tout, je donne des leçons, j'admire n'importe qui en termes naïfs ou niais. Sauf quand il s'agit de vraies valeurs, que je néglige ou minimise avec une navrante régularité ! Presque tout est bon à jeter. Et tout ce temps rongé en amourettes, ou en romans inachevés ! Un columbarium de projets. Au feu²⁷ !

« Ce n'est pas que mes souvenirs intimes valent grand-chose... Je m'y complais cependant, ne serait-ce que par une coquetterie indigne : pour peu qu'ils soient suffisamment lointains, j'y fais meilleure figure que dans ma glace. » Cette réflexion que François-Olivier Rousseau attribue à son « Sébastien Doré », je pourrais la prendre à mon compte, mot pour mot, moi qui passe le plus clair de mon temps à mettre au propre mes notes d'il y a vingt-cinq ans. La figure que j'y fais ne me plaît guère, sot, vaniteux, frivole, coureur, snob, méprisant – et Dieu sait si j'élimine des pages et des pages sans intérêt, des coucheries oubliées, des considérations philosophiques ou des flambées sentimentales d'une banalité abyssale ! – mais l'éloignement suffit à mon bonheur présent²⁸.

Lorsque les manuscrits de Matthieu Galey seront accessibles, on pourra étudier comment il a redressé l'image de sa jeunesse pour l'harmoniser avec sa maturité, travail autobiographique des plus classiques.

Mon autre exemple, très différent, sera celui d'Anne Frank. Je me permets de renvoyer à l'étude que j'ai publiée sur la genèse de *L'Annexe*²⁹. Au printemps 1944, cette jeune fille de quinze ans veut tirer de son journal un livre-témoignage à publier après la Libération,

27. Matthieu Galey, *Journal II, 1974-1986*, Paris, Grasset, 1989, p. 316 (1^{er} août 1984).

28. *Ibid.*, p. 380 (27 août 1985).

29. Philippe Lejeune, « Comment Anne Frank a réécrit le journal d'Anne Frank », *Les Brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 331-365.

qu'elle sait proche. Mon étude, comme celles (peu nombreuses) qui portent sur l'histoire du texte, ne saurait être qu'une étude génétique du livre publié en 1947 par son père : mais ce montage admirable est né d'une situation qui n'était pas celle qu'Anne envisageait. Sa mort, et celles de tous les habitants de l'Annexe à l'exception de son père, ont rendu possible une publication autobiographique audacieuse, et donné au livre sa couleur tragique. Nous avons du mal à réaliser qu'au début d'août 1944, juste avant qu'elle ne soit arrêtée, son projet était plutôt celui d'un roman dont les personnages auraient eu des noms fictifs, que la forme choisie pour la réécriture sur ses feuilles volantes était celle, assez conventionnelle, du roman épistolaire (auquel son père a su redonner la souplesse du journal), qu'elle hésitait encore sur la manière de représenter son idylle, abandonnée, avec Peter. Même ainsi, aurait-elle pu, après la guerre, publier elle-même un tel livre ? L'étude génétique du livre de 1947 inclut, mais occulte en même temps, l'étude génétique, en partie conjecturale, du livre qu'Anne Frank envisageait.

Quels que soient les types de réécriture et de censure pratiqués par les auteurs sur leurs journaux, on peut évidemment se demander si la possibilité de les publier n'a pas changé la manière de les écrire, leur faisant parfois anticiper ce travail de séduction et de prudence. La question se pose en particulier pour les journaux publiés « en feuilleton », après un court délai, comme cela a été le cas pour ceux de Renaud Camus ou de Pascal Sevran. On rejoint là, à la limite, un autre type de production, celui des journaux mis en ligne sur Internet. Depuis quelques années, la BnF, en collaboration avec l'Association pour l'Autobiographie (APA), archive ces journaux, sinon voués à disparaître de l'espace public sans laisser de traces³⁰. Ces nouveaux « webuscrits » ne portent aucune trace de leur production, mais en revanche exhibent leur réception, c'est-à-dire l'espace de dialogue qui encadre et stimule cette production. Peut-on imaginer que la « réceptique » devienne une branche de la génétique, devenue sensible à la rétroaction de la réception sur la production dans ces activités conviviales et collectives ?

La genèse éditoriale

Je m'arrêterai là pour l'instant. Il resterait à faire l'histoire des éditions posthumes. Ce serait une autre étude, aussi étendue, capitale pour la réception du journal et la diffusion de modèles, mais qui obéit à une autre logique d'analyse puisqu'elle met en cause au moins deux auteurs : l'auteur du journal et l'auteur (ou les auteurs) des éditions. Le mouvement de retour vers le manuscrit original après des éditions partielles ou fautives a naturellement deux aspects : la production d'une édition fidèle (c'est le même problème que pour l'édition d'un journal inédit), l'analyse et l'histoire de l'édition infidèle initiale. Une des grandes difficultés pour le nouvel éditeur sera de ne pas étouffer sous sa science le texte qu'il ressuscite, d'accomplir le nécessaire travail de transmission tout en restant discret.

30. Christine Genin, « L'archivage de l'intime en ligne », *Bibliothèque(s)*, n° 47-48, décembre 2009, p. 50-52.

PHILIPPE LEJEUNE a enseigné la littérature française à l'université Paris-Nord de 1970 à 2004. Il a fondé en 1992 l'Association pour l'Autobiographie (APA). Ses travaux portent sur l'autobiographie (*Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975 ; *Signes de vie*, Paris, Éditions du Seuil, 2005) et sur le journal (*Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, avec Catherine Bogaert, Paris, Textuel, 2003). Ses études de génétique ont porté en particulier sur Anne Frank, Sartre, Perec, Nathalie Sarraute – voir *Les Brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

Philippe Lejeune, philippe.lejeune@autopacte.org

Résumés

Le journal : genèse d'une pratique

Comment étudier la genèse d'un texte écrit dans l'instant, et qui perdrait de sa valeur d'authenticité s'il était retouché ? D'un texte qui est la trace d'une pratique, et que sa transformation en œuvre (en particulier par la publication) risque d'appauvrir et de défigurer ? Cette étude s'applique à montrer que si la marge de manœuvre de la génétique est étroite, elle existe néanmoins : notes préparatoires et rédaction au propre dans la même journée, situations d'intertextualité (notes de lecture, citations de correspondance, etc.), analyse des transformations progressives du rythme du journal, écriture par le diariste de la relecture de son journal, recopiage... Au-delà, on quitte le territoire du journal pour entrer dans celui de l'autobiographie (sélection ou montage du journal par l'auteur lui-même), où les études génétiques retrouvent toute leur extension, ou dans celui de l'édition.

How can one study the genesis of a text written straightaway which would lose its authenticity value if it were corrected? Such a text is the evidence of a practice, so that transforming it into a work (especially a published one) is likely to impoverish and disfigure it. This article intends to show that if Genetic Criticism has little leeway, it still has room to maneuver: preparatory notes and editing on the same day, intertextual situations (reading notes, correspondence quotations, etc.), analysis of the progressive transformations of the diary's rhythms, the diarist's writing of his journal's rereading, recopying... Past this point, the diary becomes either an autobiography (selection or composition of the diary by the author him/herself) where Genetics have ample room to perform, or a publication.

Wie untersucht man die Genese eines Textes, der eine Momentaufnahme darstellt und dessen authentischer Wert durch seine Überarbeitung verringert wird? Eines Textes, der die Spur einer Praxis ist und den die Verwandlung in ein Werk (insbesondere durch die Publikation) zu mindern und zu entstellen droht ? Diese Studie will zeigen, dass durchaus Spielraum für die textgenetische Analyse bleibt, wenngleich er klein ist: vorbereitende Notizen, die noch am selben Tag ins Reine geschrieben wurden, intertextuelle Verhältnisse (Lektürenotizen, Zitate aus Briefwechsel usw.), Analyse des sich nach und nach verändernden Rhythmus' des Tagebuchs, schriftliche Spuren, die der Diarist von der Relektüre seines Tagebuches hinterlassen hat, erneute Abschriften... Alles, was darüber hinaus geht, ist bereits jenseits der Grenze angesiedelt, die das Tagebuch von der Autobiographie (Auswahl und Zusammenstellung des Tagebuchs durch den Autor selbst) trennt, wo sich die textgenetischen Studien voll entfalten können, oder von der Edition.

¿Cómo estudiar la génesis de un texto escrito en el momento y que perdería en parte su valor de autenticidad si fuera retocado; de un texto que es la huella de una práctica y cuya transformación en obra (en particular, al ser publicado) puede empobrecerlo y desfigurarlo? Este estudio intenta demostrar que el margen de maniobra de la genética, aunque sea estrecho, existe: notas preparatorias y redacción en limpio el mismo día, situaciones de intertextualidad (notas de lectura, citas de la correspondencia, etc.), análisis de las transformaciones progresivas del ritmo del diario, escritura por el diarista de la relectura de su diario, copia... Más allá de esto, dejamos el territorio del diario para entrar en el de la autobiografía (selección y montaje del diario por el propio autor), que constituyen un campo pertinente para los estudios genéticos, o en el de la edición.

Como estudar a gênese de um texto escrito no momento, que perderia do seu valor de autenticidade se fosse retocado? De um texto que é o traço deixado por uma prática, que correria o risco de ficar mais pobre e desfigurado se se transformasse em obra (em especial pela publicação)? Este estudo tenta mostrar que, se a margem de manobra da genética é estreita, contudo ela existe: notas preparatórias e redacção a limpo no mesmo dia, situações de intertextualidade (notas de leitura, citações de correspondência, etc.), análise das transformações progressivas do ritmo do diário, escritos do diarista inspirados na releitura do diário, recópias... Para além disso, deixamos o território do diário para entrar no da autobiografia (selecção ou montagem do diário pelo próprio autor), onde os estudos genéticos reencontram toda a sua extensão; ou então no território da edição.

Come studiare la genesi di un testo scritto nell'immediatezza, e che perderebbe il suo valore di autenticità se fosse modificato? Di un testo che è la traccia di una pratica e che la sua trasformazione in opera (in particolare con la pubblicazione) rischia di impoverire e sfigurare? Questo studio intende mostrare che anche se il margine di manovra della genetica è stretto, tuttavia c'è: note preparatorie e redazione in bella la stessa giornata, situazioni di intertestualità (note di lettura, citazioni di corrispondenza, ecc.), analisi di trasformazioni progressive del ritmo del giornale, scrittura dopo la rilettura del proprio diario, copiatura... Oltre ciò, si lascia il territorio del giornale per entrare in quello dell'edizione o dell'autobiografia (selezione o montaggio del diario da parte dell'autore stesso), dove gli studi genetici ritrovano tutta la loro estensione.